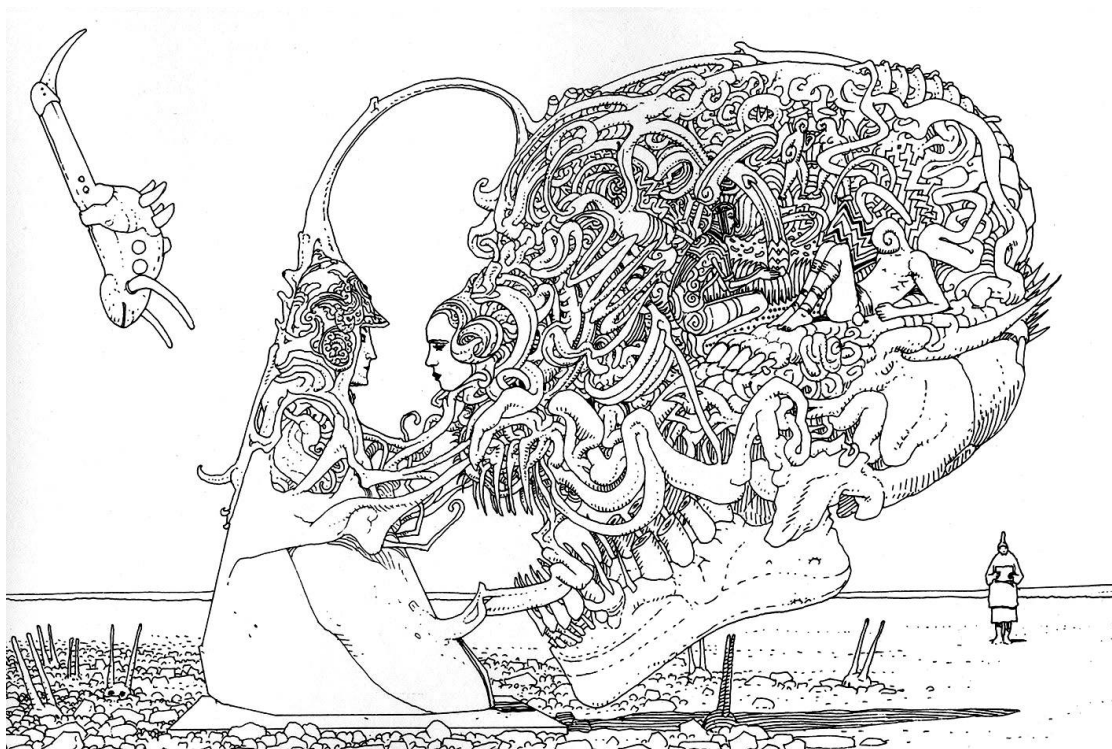


Tristan Leoni

Califat & barbarie



2^{ème} partie : de l'utopie

Décembre 2015

2^{ème} partie : de l'utopie

« Toutefois, pourvu qu'on juge sainement des choses, les révolutions de ce temps n'offrent partout qu'une guerre d'esclaves imprudents qui se battent avec leurs fers et marchent enivrés. »

Saint-Just, *L'Esprit de la révolution et de la constitution de la France*, 1791.

La répression de toute opposition n'explique pas tout. Surtout pas la « réussite » de l'État islamique (EI), c'est-à-dire le soutien populaire qu'il rencontre. C'est qu'il s'agit davantage d'un processus de construction étatique que de l'occupation d'un territoire par une « groupe terroriste ».

Après des années d'une guerre civile impitoyable, l'arrivée des troupes de l'EI ne signifie pas *seulement* le remplacement d'un régime de terreur par un autre, mais *aussi* [voir la première partie] le retour d'un État de droit, un calme relatif, une amélioration du ravitaillement, la réparation d'infrastructures, le rétablissement de services publics, la mise en place rapide d'une administration... dans le meilleur ou le moins pire des cas, certes, mais les habitants peuvent préférer l'ordre au chaos¹. Que l'EI joue ainsi de ses capacités régaliennes, administratives, logistiques et financières explique qu'il ait pu être accueilli comme un libérateur dans plusieurs villes, puisse apparaître pour certains « *comme un régime tout à fait respectable* »², ou que des tribus lui aient fait allégeance³.

Mais ce n'est pas tout. Il va falloir rajouter une couche, celle d'un « *espoir désespérant* ». Celle de l'adhésion, au delà du pragmatisme, d'une partie de cette population au discours et au projet du Califat. Car l'EI peut compter sur la participation active de dizaines de milliers de militants, soldats ou fonctionnaires, mais aussi sur le soutien passif d'un certain nombre d'habitants d'Irak et de Syrie (et sur la passivité prudente ou indifférente de beaucoup d'autres).

Et puis il y a ces dizaines de milliers de jeunes, notamment beaucoup de prolétaires, qui traversent la planète pour vivre au Califat ou y mourir, tandis que tant d'autres en rêvent.

¹ Derrière nos ordinateurs, nous préférerions qu'ils préfèrent le communisme ou tentent de le mettre en place.

² Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *L'État islamique. Anatomie du nouveau Califat*, Bernard Giovanangeli Editeur, 2015, p. 100.

³ Nous ne pensons pas que l'EI s'explique par des conspirations secrètes qu'il s'agirait de dévoiler pour résoudre la crise. De 2006 à 2015, plusieurs pays lui ont successivement apporté un soutien discret sous des formes très variées et souvent indirectes : offrir des millions de dollars, fermer les yeux sur tels trafics, concentrer la répression sur d'autres groupes, etc. Soutenir les ennemis de ses ennemis et entretenir chez eux la division sont des classiques (l'appui d'Israël au jeune Hamas ne suffit pas à expliquer le succès qu'à connu ce parti). Mais le modeste mouvement de guérilla des débuts, parfois utile, est devenu un proto-état autonome aux ambitions démesurées.

Sunnistan...

« Penser global, agir local »

Jacques Ellul

Les temps seraient-ils venus pour l'avènement de l'État islamique ? Un nouvel État ? Moins artificiel que ceux existants ? On sait que l'EI a, de fait et symboliquement, aboli la frontière tracée au cordeau entre la Syrie et l'Irak. Est-ce ce fameux grand État regroupant les arabes sunnites, à cheval sur les ruines de deux autres ?

Une partie de la bourgeoisie locale peut espérer en un projet de type Sunnistan⁴. L'Irak était condamné et la Syrie le semble également. Dans le cas d'un éclatement de l'Irak, tel qu'envisagé avant l'irruption de l'EI, la partie sunnite aurait eu une place marginale, enclavée, très inférieure à celle que lui accorderait un futur grand État sunnite.

Sa forme peut paraître surprenante, mais l'EI joue son rôle d'État en préservant les intérêts de la classe capitaliste locale et en ayant une vision d'avenir. D'un point de vue économique, notre première partie a montré la volonté qu'à l'EI d'unifier (au-delà des divisions artificielles, nationales, ethniques) et de pacifier un territoire, et d'y relancer, rationaliser, et moderniser l'économie, notamment l'extraction pétrolière⁵. Et s'il lance des appels à l'*Hijra*, invitant à émigrer vers ses territoires non seulement les musulmans ayant une expérience militaire, mais aussi les enseignants, juristes, médecins et ingénieurs⁶, c'est pour préparer le futur et compenser l'émigration de beaucoup des membres des classes moyennes et supérieures. Aujourd'hui infréquentable, il pourrait demain satisfaire les intérêts de grandes puissances (reconstruction du pays, redistribution des cartes pour la production de pétrole, ventes d'armes, etc.) ou au moins préparer le terrain à de tels projets.

La création d'un Sunnistan de fait participe de l'inévitable remodelage d'une carte du Moyen-Orient dessinée il y a un siècle. L'EI effectue le sale boulot : massacres et déplacements de population qui faciliteront le tracé des prochaines frontières, rendant ainsi ces zones homogènes d'un point de vue ethnique et religieux, parachevant une professionnalisation entamée depuis longtemps. Pour ce faire, il s'appuie sur ce qu'il y a de plus *traditionnel* comme pouvoir : les tribus. Al-Baghdadi n'oublie pas de se dire membre de la tribu des Quraysh, celle des descendants de Mahomet. Modernisation et archaïsme ne sont pas incompatibles.

Son projet repose sur une structure étatique souple, décentralisée, restituant aux notables locaux un pouvoir confisqué par Bagdad et Damas. Il assure une stabilité sociale intérieure en focalisant l'attention sur le « sociétal » (mœurs, vie quotidienne) et en canalisant la révolte des plus pauvres et une violence endémique vers l'extérieur.

Dans la zone irakienne du Califat, passivement ou activement, une majorité d'Arabes sunnites acceptent le nouveau régime. Après des années d'humiliation, c'est leur revanche (contre les chiites et les Américains), la reconquête de pouvoir, d'honneur et d'une visibilité politique. Par opportunisme et tant que cela sert leur intérêt, les chefs tribaux ont peu à peu adhéré au projet transnational de l'EI⁷. Ils ont été suivis en cela par d'anciens cadres baasistes, d'ex-officiers de l'armée irakienne et de nombreux prolétaires des quartiers et zones déshérités de la région.

Mais, peut-être poussé par l'intervention américaine de l'été 2014 dans une stratégie de « sortie par

⁴ Relisez la citation de Maxime Rodinson en exergue de la première partie.

⁵ Les forces en présence semblent se battre pour contrôler, intactes, les installations essentielles (puits de pétrole, raffineries, barrage de Mossoul). Les Occidentaux se refusent jusqu'ici à bombarder les puits de pétrole de l'EI, et ont attendu l'automne 2015 pour s'attaquer aux camions-citernes civils.

⁶ Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *op. cit.*, p. 101.

⁷ Pierre-Jean Luizard, *op. cit.*, p. 26.

le haut », l'EI ne s'est pas enfermé dans un communautarisme ethnico-religieux de type Sunnistan. Bien que « revanche de l'histoire », le projet de l'EI ne se limite pas à n'abattre qu'une seule frontière.

... ou Califat ?

Les idéologies importées d'Occident (nationalisme, socialisme et, dernière en date, démocratie) n'ont guère apporté satisfaction, elles ne convainquent même plus dans leurs terres d'origine, et l'inadaptation du cadre national aux situations moyen-orientales n'est plus à démontrer. Fini les grandes idéologies *politiques* :

Si le Califat accorde une telle importance aux réformes dites sociétales (quotidien, mode de vie) ce n'est pas par maniaquerie. Le sociétal fait la différence, la seule à long terme ; c'est là la meilleure justification de l'EI, son marqueur politique, sa prise d'autonomie par rapport à l'Occident, une rupture avec plus d'un siècle de colonisation, de courbettes, d'emprunts idéologiques et de travestissements inefficaces.

L'EI, qui dénonce le nationalisme comme une « ordure de l'Occident », a aboli la frontière entre la Syrie et l'Irak, ce qui lui a permis de raviver les liens tribaux⁸. Le nationalisme, supposé défunt en Europe depuis 1945, y réapparaît sous forme régionaliste (Italie du nord, Flandres, Catalogne, Ecosse...), mais sa renaissance aux marges du continent (ex-Yougoslavie, Ukraine) s'accompagne de conflits meurtriers. Ce qui est censé réunir divise. Au Moyen Orient, un Etat national « syrien » ou « irakien » n'a de force que celle du dictateur capable de le faire tenir. Rien d'étonnant donc que la « récupération » idéologique de l'internationalisme et de l'universalisme par l'EI soit une de ses séductions majeures.

Son programme officiel, c'est la restauration du Califat abbasside disparu en 1258 et, dans un premier temps, la reconquête de toutes les terres musulmanes, de l'Inde à l'Espagne. Nous pouvons en rire, mais certains prennent la chose très au sérieux, notamment ceux qui sont prêts à mourir et tuer pour cela. Quant au caractère « médiéval » il est trompeur car s'il passe injustement en France pour archaïque, grossier, ou primitif, dans le monde arabo-musulman il évoque une période d'âge d'or, de référence. Reprendre cette thématique c'est raviver « *un rêve arabe* ». Certes un « *Un rêve éveillé qui sème la mort* », mais « *la dernière idéologie totalitaire crédible, à la fois idéaliste et réaliste* »⁹ et capable de mobiliser les foules. Ce rêve arabe d'un retour en grâce et en gloire après des siècles d'humiliation peut sembler contradictoire avec l'idéal universaliste musulman, mais cette contradiction n'est pas nouvelle, et s'articule assez bien... surtout si des Arabes sont à la tête du projet. Quoi qu'il en soit, vainqueur ou vaincu, le Califat se sera attaché, à coup de symboles, à créer une mythologie capable de survivre à sa disparition et, dans le futur, de faire lui aussi rêver.

L'enfant caché du Printemps ?

L'EI est-il le représentant de cet Hiver islamique qui aurait succédé aux Printemps arabes, à moins qu'il ne les ait étouffé ? Ou bien son fils illégitime qui vient frapper à la porte ?

Le cas de l'Irak est un peu à part de ces événements puisque le pays a connu depuis 2003 une occupation étrangère et une première guerre confessionnelle. En 2011 et 2012, le régime de Nouri

⁸ Au contraire des organisations kurdes qui déclarent reconnaître les frontières internationales et se sont appliquées en particulier à matérialiser celle séparant les Kurdistan syrien et irakien.

⁹ Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *op. cit.*, p. 178.

al-Maliki fait néanmoins face à un vaste mouvement de protestation sociale majoritairement sunnite auquel il répond par une violente répression. Le conflit opposant sunnites et chiites redémarre donc, mais prend cette fois la forme d'une guerre ouverte entre le gouvernement de Bagdad et l'EI.

La situation syrienne de 2011 s'inscrit dans un schéma de départ plus classique. Celui de pays où, même lorsqu'ils en avaient pris l'initiative, les cadres corrompus des vieilles dictatures faisaient obstacle aux tentatives de réformes libérales. Un compromis satisfaisant les intérêts contradictoires des classes en présence supposait rien moins qu'un développement capitaliste autonome et pacifié dans la région – possibilité totalement exclue.

En Syrie, la politique d'*infitâh* (ouverture et libéralisation économique) des années 2000 profite évidemment au pouvoir alaouite mais aussi à une partie importante de la bourgeoisie urbaine sunnite avec laquelle il a fait alliance. Les victimes de ces réformes sont, on l'aura deviné, ouvriers, chômeurs et paysans. C'est dans les quartiers où ils vivent (multiethniques mais majoritairement sunnites) qu'éclate en mars-avril 2011 le soulèvement, vite rejoint par la mobilisation des intellectuels et classes moyennes émergentes, mécontents des limites du changement social et du progrès démocratique.

Face à la détermination du régime et de l'armée¹⁰, la féroce répression, mais aussi la poursuite des manifestations, une partie de la bourgeoisie syrienne a fait le choix de rompre avec le régime et de tout miser sur sa chute. Grâce à l'appui d'opposants vivant dans les capitales occidentales et au soutien de divers Etats (en particulier du Golfe) la révolte va prendre une tournure militaire¹¹. On sait que « *la guerre dévore la révolution* », mais ici il y avait très peu à manger, et l'involution a été rapide. Entre un régime jouant la carte de la professionnalisation, des apports extérieurs et un terreau fertile, le conflit va prendre *l'aspect* d'une opposition entre sunnites et chiites. Militarisation et rébellion rimant progressivement pour des centaines de groupes armés avec islamisme sinon salafisme et djihadisme. Mais après 2012 « *la majorité des jeunes Syriens qui s'étaient soulevés contre le régime par esprit démocratique sont morts, partis en exil ou ont rejoint le djihadisme. Il n'y a plus de modérés* »¹².

L'aspect armé et confessionnel du conflit ne gomme pas pour autant tout aspect de classe et recoupe des oppositions préexistantes entre régions utiles et périphériques, villes et campagnes, centre-villes et quartiers pauvres. C'est dans ces derniers qu'est née la révolte, notamment de ces « *quartiers informels* »¹³ qui ceignent les grandes villes syriennes, par exemple Alep où vivait une population majoritairement sunnite ayant fui les campagnes après la sécheresse de 2008. Les combats prendront fréquemment la forme d'affrontements entre des périphéries aux quartiers majoritairement rebelles et un centre-ville fidèle au régime. Il semble que beaucoup de rebelles djihadistes soient ainsi originaires des zones rurales les plus pauvres, celle que Damas abandonnera en premier. Leur irruption au cœur des villes a souvent été mal vécue par les habitants qui les percevaient comme « *une sorte de lumpen-proletariat rural en quête de revanche sur la ville.* ». Par exemple à Deïr ez-Zor et à Alep où la population a « *froidement accueilli l'entrée dans la ville de rebelles venus des campagnes* »¹⁴.

Nombre de ces rebelles feront allégeance à l'EI lorsque celui-ci entrera en Syrie en 2013. Ils sont donc physiquement le lien entre les révoltes de 2011 et le Califat qui se revendique lui-même comme « *le seul véritable héritier* » des Printemps arabes¹⁵. Il est en tout cas la conséquence, voire

¹⁰ Dans ces pays, contrairement à la Tunisie ou l'Égypte, et pour diverses raisons, l'armée a décidé de ne pas lâcher le dictateur en place (Bachar al-Assad et Nouri al-Maliki).

¹¹ Nous ne parlons pas ici de l'auto-défense qu'ont pu mettre en œuvre des manifestants ou des villageois.

¹² Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *op. cit.*, p. 25-26.

¹³ Valérie Clerc, « [L'habitat des pauvres à Damas : de la crise du logement vide à la recrudescence des quartiers informels](#) », *Les Carnets de l'Ifpo*, octobre 2012.

¹⁴ Frantz Glasman, « Deïr ez-Zor, à l'est de la Syrie. Des islamistes, des tribus et du pétrole... », 8 décembre 2013, <http://syrie.blog.lemonde.fr>

¹⁵ Pierre-Jean Luizard, *op. cit.*, p. 35. L'expérience du Rojava s'inscrit dans un autre cadre. Suite à un accord, les troupes du PKK ont remplacé les troupes de Damas qui se sont partiellement retirées de cette zone. Tout vide institutionnel a donc été évité et le processus insurrectionnel a pris fin. Le PKK a ensuite instauré son programme communaliste « *libertaire* ».

la réponse, à leur échec. La lutte contre la corruption qui paraît centrale pour l'EI fait assurément écho à celle que dénonçaient les manifestants de 2011. Par son respect des traditions, et son rejet de l'Occident et de sa démocratie mais aussi des dictatures, l'EI apporte un facteur éthique dont ne peuvent se prévaloir les démocrates laïcs. Et contre les démocrates islamistes, c'est la démocratie comme création occidentale qu'il condamne, et avec elle l'Occident tout entier, adhérant ainsi implicitement aux théories d'un choc des civilisations.

L'EI fait ceci, l'EI fait cela, mais c'est la bourgeoisie locale qui est aux manettes. On peut en effet dire que la signification véritable de *dawla* n'est qu'accessoire et voir dans l'EI un État comme un autre, à savoir une simple expression de la bourgeoisie locale, qui défend ses intérêts et réprime le prolétariat. Comme on peut le dire de la Hongrie de l'amiral Horthy, de l'Equateur de Rafael Correa et de la France de François Hollande. On peut aussi ajouter que les prolétaires servent toujours de chair à canon aux bourgeoisies qui s'affrontent. C'est vrai, mais le débat n'en est pas clos pour autant. La forte implication de prolétaires au sein de l'EI mérite d'être questionnée (comme leur présence au sein du NSDAP ou des Bonnets rouges).

Société de classes en Syrie, en Irak, comme partout, certainement, mais quid de la *lutte* des classes ? En Syrie la question ne se pose parfois presque plus tant l'exode des populations a été massif (4 millions d'émigrés, 8 à 10 millions de déplacés) : les premiers à partir ont été les plus riches (beaucoup de cadres et professions libérales), ceux qui restent sont surtout les plus pauvres. Une ville comme Deir ez-Zor qui comptait entre 600 et 800 000 habitants n'en a conservé que quelques dizaines de milliers, ce qui bouleverse quelque peu le quotidien de la lutte des classes à l'usine ou au bureau.

Dans la partie irakienne, on l'a vu, la société s'est adaptée depuis des dizaines d'années pour survivre dans la guerre puis la guerre civile, mais l'activité du Califat satisfait néanmoins une partie de la classe capitaliste (commerçants, marchands, chefs de tribus). D'autant que les exécutions de fonctionnaires et notables corrompus ont l'avantage d'offrir des places à ceux qui n'avaient pu l'être, et que la nouvelle bureaucratie semble (pour l'instant) moins parasite que la précédente.

L'EI offre une porte de sortie aux plus pauvres, car outre son volet caritatif, il est un employeur potentiel pour le prolétariat surnuméraire qui n'a pas émigré. La mobilisation religieuse et la guerre de conquête (vers l'extérieur) procurent en premier lieu un revenu à des dizaines de milliers de prolétaires, donc de familles (les soldes sont versées avec régularité). L'ascension sociale au sein du mouvement peut y être rapide (contrairement à al-Qaïda dont les dirigeants étaient généralement issus d'élites sociales). Mais il s'y ajoute les projets d'infrastructures et des travaux de reconstructions qu'a entamés le régime, sorte de relance « keynésienne » financée par le trésor de guerre de l'EI. Contrôlant steppes et déserts, il assiste aussi, ou promet de le faire, les paysans pauvres et les bédouins de ces régions périphériques délaissées par les autres gouvernements.

Dans les zones d'Irak et de Syrie qu'il contrôle, l'EI semble donc opérer une jonction entre les intérêts d'une partie de la classe capitaliste mais aussi ceux d'une partie du prolétariat, forçant ainsi la création d'une même communauté vectrice de paix sociale. Pourtant si les origines sociales des dirigeants ne prouvent rien, on se souviendra qu'en dernier lieu, les *choura* et conseils consultatifs qui aident le Calife dans sa tâche [voir la première partie], sont constitués d'imams, de notables des villes et de chefs de tribus. On est donc loin des conseils ouvriers.

Quant au « Printemps arabe », contrairement au pragmatisme d'al-Qaïda et d'al-Nosra qui y voyaient une évolution susceptible à terme de leur être favorable, ce qui n'était encore que l'Etat islamique d'Irak l'avait dénoncé comme anti-islamiste. Abdel Bari Atwan, *Islamic State. The Digital Caliphate*, Saqi, 2015, pp. 69-71.

Islam supplementum ?

« Au milieu de ces dislocations, l'islam a ceci de remarquable qu'il offre une communauté immédiate (manifeste dans la solidarité effective qu'il organise), et s'affirme contre l'argent et contre les frontières. Ce dernier aspect n'est pas mineur. Pour un Français (musulman, catholique ou incroyant), la frontière compte peu, car il est libre de voyager tout en restant assuré d'un cadre national au sein duquel, tant qu'il obéit aux lois, il bénéficie d'une protection et d'une assistance minimales : en un mot, il a un Etat. La moitié des Africains et nombre d'Orientaux ignorent le bonheur de cette « vaste prison confortable » (Max Weber). Le territoire où ils vivent est susceptible d'être parcouru et ravagé par des bandes incontrôlées, leurs maigres biens dispersés, et leur famille déplacée ou décimée. Ils souffrent à la fois d'un appareil étatique dictatorial et de son effacement. Ils privilégieront donc d'autant mieux une communauté transnationale que l'État national est pour eux une imposture : l'oumma des croyants apparaît comme une issue, et la charia comme facteur de stabilité. »

Troploin, [Le Présent d'une illusion](#), 2006.

Il semble qu'aucune autorité religieuse ne soit apte à juger de l'islamité ou non de l'État islamique¹⁶. Certains prétendent pourtant qu'il n'aurait « rien à voir avec l'islam ». Nous sommes d'autant plus mal placés pour juger de la chose que, pour nous, croire en dieu est évidemment synonyme d'aliénation. Nous nous bornerons donc à remarquer que l'EI explique et justifie lui-même l'ensemble de ses actes, écrits et propos par une lecture littéraliste du *Coran* et très rigoriste des *hadiths*.

Le problème ne réside pas dans l'excès de croyance, ni la solution dans sa modération. Il n'est pas plus irrationnel de croire au Paradis (et donc au peu d'importance de la vie terrestre), à l'imminence de l'Apocalypse, au retour du Califat, qu'à la « simple » existence d'un dieu. Et si l'on admet la réalité d'un Paradis, il suffit parfois d'un (grand) pas de plus pour l'estimer réalisable sur Terre.

Selon certains théologiens musulmans, de nombreux signes, à commencer par la guerre en Syrie, prouvent que la fin des temps approche, l'heure du combat final contre Satan. Le rétablissement du Califat disparu en 1258 avec la prise de Bagdad par les Mongols s'inscrit dans ce cadre et représente la « cristallisation d'un rêve ancien »¹⁷.

Dans des régions très fortement sécularisées comme la France, cela semble de la folie et il est tentant d'y répondre par le sarcasme. Habitué à des religions tolérées car tièdes, modérées et promptes au dialogue, nous avons peine à comprendre le martyr ou l'eschatologie, et plus encore la cohabitation d'une dimension politique (la prétention à l'hégémonie califale) et d'une dimension religieuse (la prétendue réalisation eschatologique de l'islam). Nous pensons aussitôt à un simulacre ou à une instrumentalisation. La religion n'est pourtant jamais exclusivement ni même particulièrement spirituelle : elle est également politique, culturelle, économique et militaire, un cadre social qui peut dans certains pays prendre des formes très concrètes (répartition des quartiers d'une ville en fonction des confessions comme par exemple à Beyrouth ou Belfast).

Mais cela, *plus encore* dans l'islam qui repose sur une orthopraxie : être musulman, c'est respecter des pratiques (en particulier les cinq piliers). Le respect de ses pratiques est donc lié à une identité, à l'appartenance à un groupe, une communauté qui, au Moyen-Orient, dépasse et englobe des cadres tribaux limités. Artificielle ? Tout autant que la nation ou le Baas qui ont montré leur inefficacité comme ciment idéologique d'une société devant réunir prolétaires et bourgeois. D'où l'importance portée par les militants du Califat au respect des pratiques qui participe de la création d'une

¹⁶ Sur cette partie, lire en particulier Philippe-Joseph Salazar, *Paroles Armées*, Paris, Lemieux Editeur, 2015.

¹⁷ Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *op. cit.*, p. 6.

homogénéité culturelle et religieuse (presque « reposante » après des années de guerre civile) ; d'où le fait de s'en prendre d'abord aux mauvais croyants (sunnites débauchés, corrompus, etc.). La tâche est d'autant plus urgente si l'Apocalypse approche, car « *pour préparer la confrontation de la foi et de l'impiété, c'est la terre d'islam qui doit être purifiée des gouverneurs injustes, des oulémas corrompus, des croyants pervertis et des femmes impudiques. L'épée de vengeance s'abattra sur les hypocrites avant de se tourner contre les infidèles.* »¹⁸. Mais il ne s'agit pas seulement de sang à verser, mais d'un État à bâtir où les musulmans, les opprimés, pourront se réfugier et vivre pleinement leur religion tout en se préparant, matériellement et spirituellement, au combat final. Une pratique fait exister un territoire.

Quand la religion mobilise les foules, cela exclut-il la sincérité ? Question souvent posée pour les dirigeants du Califat et les anciens officiers baasistes, moins pour les simples militants de base (toujours cette dichotomie entre les manipulateurs et les imbéciles). On émet généralement des doutes sur la réalité d'adhésion à des valeurs ou idées qui nous révoltent.

En politique (comme dans la vie), il est rare d'être totalement cynique ou totalement naïf. Peu importe qu'Al Bagdadi croit en dieu ou uniquement en l'argent¹⁹. Pour les anciens officiers irakiens, adhérer au parti Baas n'était pas pour autant adhérer à l'idéologie baasiste. On sait par contre que l'islam a été ressorti des cartons de l'histoire par Saddam Hussein à partir de 1991 et que le marxisme n'est pas un vaccin contre la religion (voir son influence chez les fondateurs du Hezbollah ou du Djihad islamique palestinien).

L'important, c'est la correspondance qui s'opère à un moment entre une croyance et une situation. Si l'histoire islamique est scandée de mouvements révolutionnaires qui ont instrumentalisé, plus ou moins habilement, la dynamique millénariste, les textes apocalyptiques connaissent depuis la fin des années 1970 un renouveau mondial amplifié à partir de 2001 (sur Internet ou en brochure). En 2008, Jean-Pierre Filiu, qui n'évoquait pas la vie politique française, écrivait qu'un « *un groupe subversif, anxieux de retrouver le « chemin des masses » ou de se distinguer de formations rivales, peut être fort tenté de recourir à la thématique messianique : elle lui tiendrait lieu de discours de ralliement, de grille d'interprétation ou de récit fondateur, avec un impact redoutable.* »²⁰.

Avec l'EI c'est bien le cas, et ces discours prennent aujourd'hui un sens directement politique dans le monde musulman, et une concrétisation dans la guerre au Moyen Orient. Il est certainement absurde de penser qu'au XXI^e siècle de grandes batailles doivent opposer en Syrie les Romains aux troupes musulmanes dirigées par le *Mahdi* (l'imam « *bien guidé* »), et que, sur le minaret blanc de la mosquée de Damas, Jésus apparaîtra pour participer à la bataille finale contre Satan²¹. Mais quand cette idée anime des dizaines de milliers de combattants convaincus de participer à une rupture historique révolutionnaire inaugurant une ère nouvelle, l'idée devient « *force matérielle* ». La comprendre, c'est saisir ses fondements sociaux, mais aussi mesurer « *la distance culturelle espace-temps* » (Salazar) qui nous sépare du djihadisme califal. Lorsqu'Engels étudiait la Guerre des Paysans au 16^e siècle, sans imaginer que les idées (la Réforme, les croyances millénaristes) menaient le monde, il les prenait au sérieux comme facteur historique. Si nous avons du mal à le faire face à l'EI, c'est que nous tenons à tort la religion pour un moribond qui ne ferait que survivre.

¹⁸ Jean-Pierre Filiu, *L'Apocalypse dans l'islam*, Fayard, 2008, p. 289.

¹⁹ A noter toutefois que, pour l'instant, s'il dispose d'une Rolex, il n'a pas d'iPhone, ne vit pas dans un palais mais se cache des drones, ne roule pas en limousine mais en pick-up Toyota.

²⁰ Jean-Pierre Filiu, *op.cit.*, p. 288.

²¹ Selon le *Coran* et les *hadiths* c'est au *Sham* (la Syrie) qu'auront lieu les batailles cruciales de la fin des temps entre les musulmans et les armées romaines (les Byzantins ou l'OTAN selon les interprétations), Satan et consort.

Prolos, utopistes et réacs ?

« La réalité de la démocratie m'est alors apparue clairement : entretenir dans l'esprit des gens l'idée de liberté et les convaincre qu'ils sont un peuple libre tout... en projetant sur le devant de la scène des people et une fausse réalité afin de les distraire de ce qui se passe réellement, de ce fait alimentant parmi les Occidentaux une ignorance politique crasse »

Jake Bilardi, djihadiste australien²².

Les djihadistes étrangers font la une des journaux occidentaux et califaux. Combien sont-ils ? on l'ignore, des milliers en tout cas, peut-être entre 15 et 30 000, venus de presque une centaine de pays rejoindre l'EI²³. La moitié sont originaires du Moyen-Orient (Saoudiens, Turcs, Jordaniens, etc.) et du Maghreb (principalement des Tunisiens), plusieurs milliers de l'Union européenne (dont 60 % de France, Grande-Bretagne et Allemagne). Parmi eux, 1 500 à 2 000 Français, dont déjà beaucoup sont revenus.

Tous ceux qui rejoignent le Califat ne le font pas pour s'engager dans son armée (30 à 100 000 hommes). Les femmes en premier lieu (10 % du total des volontaires, voir ci-dessous) sont exclues du front. Mais l'EI a lancé des appels à la *hijra* (immigration, hégire) pour tous les musulmans, en particulier aux cadres, ingénieurs, enseignants, etc. A leur arrivée, les volontaires se voient attribuer une tâche correspondant à leurs compétences et aux besoins du moment. Mais certains se contentent de répondre à l'appel à vivre en terre d'islam : des Français ont par exemple ouvert deux restaurants à Raqqa.

On n'expliquera pas l'ampleur du phénomène par le goût de l'aventure ou la fascination pour la violence : ces motifs existent mais n'ont rien de spécifique à l'EI. On n'y comprendra pas davantage en l'attribuant à l'ignorance, la pathologie, la petite enfance, les problèmes familiaux ou la manipulation mentale via Internet, explications qui servent surtout de gagne-pain à des spécialistes en « dé-radicalisation » pour ados djihadistes.²⁴ Il n'y a pas de profil type du djihadiste mais deux groupes se dégagent :

Le premier comprend des jeunes prolétaires principalement issus de l'immigration maghrébine et originaires des banlieues. Il s'agit surtout d'hommes ayant dépassé la vingtaine. C'est un profil de djihadiste que les « spécialistes » considèrent comme classique, proche de qui existait dans les années 1990. La figure du petit caïd dealer de shit radicalisé en prison existe mais n'est pas la règle. Le second groupe (en progression) rassemble des jeunes de classes moyennes (voire supérieures), dont beaucoup d'ados et de post-ados (30 à 40 %) et de filles (30 %). Ce phénomène est parait-il très sensible en Europe depuis 2013, époque à laquelle se dégrade fortement la situation en Syrie avec, entre autres, l'arrivée de l'EI.

Même s'ils sont pleins de haine pour la société, déboussolés ou en quête de sens, on comprend mal que ces jeunes soient attirés par un pays où l'on passe son temps à égorger et décapiter de pauvres

²² Philippe-Joseph Salazar, *op. cit.*, p. 216.

²³ D'autres groupes islamistes armés, en particulier le Front Al-Nostra, reçoivent des volontaires étrangers mais en nombre plus réduit.

²⁴ La « déradicalisation » dont on parle beaucoup et qui ne s'applique pour l'instant qu'aux volontaires, a pour origine des projets européens expérimentaux destinés à « soigner » les néo-nazis. Pour les spécialistes actuels, le problème de la « radicalisation », processus qui aboutit à une action violente, peut aussi bien toucher les militants d'extrême droite ou d'extrême gauche, les islamistes ou les défenseurs des animaux. Farhad Khosrokhavar, *Radicalisation*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014.

gens. C'est peut-être que les exécutions et les horreurs largement diffusées par les médias *mainstream*, ne représentent en fait que 2 % des images diffusées sur internet par le secteur communication du Califat²⁵.

Quête de justice

Ce que le contrôle social et la police nomment « radicalisation » a généralement pour origine un profond sentiment d'injustice sociale et une prise de conscience : par exemple des rapports de force « dominants/dominés » dans cette société (mais pas de son caractère de classes), du « système », des violences que subissent les populations syriennes et palestiniennes sous le regard passif des Occidentaux, etc.

On doit se demander pourquoi, à cet instant, les réponses de la Fédération anarchiste (simple exemple) ne s'imposent pas. La faiblesse de la diffusion du *Monde Libertaire* n'est sans doute pas seule en cause.

Non seulement les réponses de l'EI sont radicales dans leur stigmatisation de l'Occident décadent, des États corrompus du Golfe et du sionisme, mais elles s'appuient sur une pratique concrète et la possibilité de solutions immédiates : le Califat se présente comme un rempart militaire contre les atrocités du régime d'Assad, un soutien pour les populations (réalisations sociales, hôpitaux, orphelinats, etc.) et un outil de la volonté divine qu'il suffit de rejoindre pour changer le monde. Et s'il le faut le billet d'avion sera payé.

Religion de rupture

La conversion à l'islam est un passage obligé qui caractérise tous les djihadistes venus d'Occident. Parmi eux et elles, beaucoup de Français « de souche » (25 à 30 %) n'ayant pas été élevés dans la « culture » musulmane. Quant à ceux qui l'ont été, ils se considèrent généralement, eux aussi, comme des convertis ; ce sont les *born again*, ceux qui font un retour à l'islam²⁶.

L'islam comble, comme on dit, le « vide métaphysique » typique de nos sociétés, celui d'une jeunesse en quête d'identité et de repères et, dans tous les cas, il est une rupture. En premier lieu d'avec l'Occident décadent ; certains auteurs évoquent même une jeunesse qui « incarne les idéaux de l'anti-Mai-68 »²⁷, en phase avec les auteurs réacs à la mode et, comme les jeunes manifestants de la Manif pour Tous, opposée à l'assouplissement des normes, à la dilution de l'autorité, à la famille recomposée, etc. Mais rupture également d'avec le milieu d'origine et familial, car l'islam marocain, comme l'algérien ou le français, n'est pas « le bon », alors que celui du Califat est présenté comme le plus proche du texte.

On tente généralement de décrédibiliser les djihadistes en se moquant de la rapidité de leur conversion et de leurs faibles connaissances religieuses (mais combien de catholiques sauraient expliquer la Sainte Trinité ?). Or, l'islam est une religion où la conversion est particulièrement aisée ; devenir musulman n'exige que de prononcer la *chahada* puis de respecter les cinq piliers. Libre ensuite au croyant de consacrer le reste de sa vie à l'étude des textes.

Antiracisme

L'EI affiche un discours antiraciste (là encore avec dénonciation de l'Occident) : ses combattants sont ceux d'une « armée multi-ethnique » et ses médias tiennent à montrer des images de djihadistes de toutes couleurs de peau. Le Califat a vocation à rassembler la communauté des croyants, y compris des ethnies qui lui restent jusqu'ici opposées ou qui, ailleurs, se déchirent. De nombreux Kurdes se battent ainsi dans son armée : ils auraient même représenté 50 % de ses effectifs lors de

²⁵ Selon une étude des vidéos de propagande de l'EI, 52 % des images faisaient référence au « monde utopique » du Califat, 37 % à la guerre, et 2 % mettaient en scène des violences atroces. Cf. David Thomson, *Le Secret des sources*, France Culture, 12 décembre 2015.

²⁶ David Thomson, *Les Français jihadistes*, Les Arènes, 2014.

²⁷ Farhad Khosrokhavar, « Qui sont les jihadistes français ? », 20 novembre 2015 <http://www.scienceshumaines.com>

la bataille de Kobane²⁸. Au moins un des sept dirigeants de l'EI est un turkmène irakien.

Populisme

Les volontaires sont aussi sensibles à l'appel à la révolte que lance le Califat. Celle des bons (les exclus, les victimes, ceux d'en bas, qui résistent et s'engagent) contre les mauvais (les riches, les corrompus, les « pourris », les élites, les intellectuels, la presse). Les clivages de classes importent ici peu, tout est une question de choix à faire pour rejoindre le camp du Bien, celui de l'EI.

« Le djihadisme califal comporte tous les attributs d'un populisme fort, celui qui opère des révolutions. [...] Que ce « peuple » soit normé religieusement ne change rien au processus. Il est temps qu'on s'en aperçoive, car ce qui se profile est un mouvement de ré-enchantement populiste du monde. Une accumulation d'actes spontanés et d'actions de groupe suscite peu à peu un mouvement de conscience collective. Et ce mouvement, en s'amplifiant, devient la logique constitutive du « vrai, bon peuple », un surgissement brutal du « peuple » qui prend une forme politique irrésistible et qui se traduit, envers ceux qui ont été désignés comme l'ennemi, par une radicale hostilité »²⁹.

Figure du « héros négatif »

On a rapproché l'engagement djihadiste d'autres mobilisations militantes armées³⁰. Si la comparaison est fautive, ce n'est pas seulement parce qu'une cause serait bonne (se battre contre le fascisme et pour la révolution) et une autre mauvaise (répandre de force une religion sur le monde). L'« exotisme romantique » offert par le djihad est très différent de ses précédents gauchistes et tiers-mondistes. Le début du 21^e siècle coïncide avec la venue d'une des premières générations à croire que l'avenir ne sera pas meilleur que le présent, probablement pire, et que la politique ne pourra rien y changer. Lorsque semble s'éclipser tout projet politique collectif porteur d'espérance, peut apparaître le héros noir (couleur des pirates, des anarchistes, des fascistes et des djihadistes), l'extrémiste qui terrorise la société, figure détestable au plus haut point. Donc particulièrement fascinante.

²⁸ Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *op. cit.*, p. 150. Vu les forces en présence, on peut en conclure qu'il y avait au moins autant de kurdes dans les rangs de l'EI que dans ceux des YPG.

²⁹ Philippe-Joseph Salazar, *op. cit.*, p. 212, 222.

³⁰ Laurent Bonelli, « Brigadistes, djihadistes », *Le Monde Diplomatique*, août 2015.

Un féminisme califal ?

« Si on veut prendre le contre-pied de la culture occidentale, la femme au foyer est une figure alternative. »³¹

Il n'existe aucune autorité féministe qualifiée pour juger du féminisme ou non de l'État islamique. Cela peut paraître surprenant mais, indubitablement, la question taraude les spécialistes et journalistes qui s'intéressent à la question des femmes djihadistes, et le mot féminisme revient sans cesse sous leurs plumes, diversement qualifié : « *califal* », « *pseudo* », « *dévoyé* », « *tordu* », « *post* », « *anti* », etc. Les plus *djeun's* évoquant même un djihad version *girl power*.

C'est dans les années 1990 qu'est apparu un « féminisme islamique ». Les militantes qui s'en revendiquent puisent inspiration et justifications dans les sourates du *Coran* qui, selon elles, révèlent un message d'égalité et de justice. La période pré-islamique, la *Jahiliya*, ère de désordre et d'ignorance, aurait été caractérisée en Arabie par le laxisme, la promiscuité et une sexualité non contrôlée. L'islam y met fin en codifiant précisément dans le *Coran* les questions de mariage, filiation, héritage, etc. ou en encadrant et limitant juridiquement des pratiques coutumières (comme la polygamie). Le contrôle des femmes et de leur sexualité qui en a découlé est donc historiquement perçu comme synonyme d'ordre, d'équilibre et de paix³². Il s'agirait là d'un grand progrès pour les femmes qui explique que Mahomet puisse être considéré comme « *l'une des plus grandes figures universelles du féminisme* »³³.

L'EI ne se qualifie nullement de la sorte et ne se revendique pas du « féminisme islamique » mais, lui aussi, va chercher dans le *Coran* mais également dans les *hadiths* des réponses à la question de « la femme ». Le Califat peut agir contre les femmes tout en prétendant les placer au centre de la société et les protéger.

Les protéger ? Et les femmes chiites, chrétiennes ou Yezidis assassinées, violées ou réduites en esclavage ? [voir première partie] Si elles *méritent* un tel sort c'est que, dans la logique de l'EI, elles n'entrent juridiquement pas dans la catégorie « femmes » qui ne comprend que les femmes musulmanes. Cette vision est évidemment partagée par les militants et militantes du Califat, les plus motivées de ces dernières étant les djihadistes étrangères.³⁴

« *Militantes* » et « *motivées* » car leur engagement est une chose sérieuse. Ici encore, le discours occidental dominant est plutôt de les considérer comme les victimes d'un vil embrigadement, de manipulation ou de maladie mentale ; bien plus que les hommes car bien moins capables de prendre ce genre de décision. Et puis, selon une vision essentialiste encore très répandue, « la femme » qui donne la vie ne peut naturellement pas rejoindre le camp du mal et de la mort. Mais, qu'on se rassure, l'EI est sur des positions similaires.

Les femmes représentent 10 % des volontaires étrangers. Parmi elles, plusieurs centaines d'Occidentales, dont beaucoup de Françaises et de Britanniques, la plupart jeunes (souvent entre 15 et 25 ans) et généralement mieux instruites que leurs homologues masculins, et plus souvent issues de classes moyennes. Pour certaines ce choix est une sorte d'émancipation (ou du moins une fuite) par rapport au milieu familial et culturel d'origine, du moins un acte d'autonomie et de prise de responsabilité, « *en contraste flagrant avec la « stratégie culturelle » d'un islam implanté en Europe qui privilégie d'abord l'homme* »³⁵.

³¹ Géraldine Casutt, « Pourquoi les jeunes filles rejoignent les rangs de l'État islamique », madame.lefigaro.fr, 14 décembre 2015.

³² Fatima Mernissi, *Sexe idéologie islam*, Tierce, 1983, p. 31, 83-84, 88.

³³ Zahra Ali, *Féminismes islamiques*, La Fabrique, 2012, p. 61.

³⁴ Paradoxe ? Au nom de la classe ouvrière, le PCF brisait des grèves et trouvait *des ouvriers* pour le soutenir.

³⁵ Philippe-Joseph Salazar, *op. cit.* p. 142.

Leurs motivations sont similaires à celles des hommes : un sentiment d'injustice devant les souffrances du peuple syrien, une révolte contre les discriminations subies par les musulmanes en Occident, le désir d'apporter une aide concrète (plus humanitaire que militaire) mais aussi l'envie de vivre librement sa religion (voile intégral, non-mixité complète, etc.).

Si une poignée d'entre elles, très médiatisées, travaillent pour la police de Raqqa, la principale fonction des femmes du Califat est loin d'être secondaire : être épouse et mère. Pour ces femmes qui ne peuvent manier l'AK47 sur le front, c'est une forme de djihad : « *Il n'y a pas de plus grande responsabilité pour elle que celle d'être la femme de son époux* », et « *la grandeur de sa position, le but de son existence est un devoir divin de la maternité* »³⁶.

Plutôt dévalorisé dans nos sociétés, le rôle *traditionnel* de mère/femme au foyer est présenté par le Califat comme celui « *d'une actrice révolutionnaire d'une société radicalement alternative* ».³⁷

Et puis il y a cette étrange « *tentation de la dépendance* »³⁸, cette apaisante soumission. Mais celle de l'épouse au mari ne serait que relative, formelle, puisque tous deux sont directement soumis à Dieu (Colette Guillaumin parlerait peut-être d'« *appropriation divine* »). Mais le choix de l'époux n'est pas sans importance, on traverse des continents pour le trouver. Nous ne parlons pas d'un individu particulier, mais de l'homme idéal. Il existe, il risque sa vie au nom de Dieu sur le champ de bataille, c'est le djihadiste : un homme pieux, sincère, honnête, fidèle, courageux, fort, viril et protecteur, qui croit au mariage et la famille³⁹. Un homme qui, les lecteurs de Soral et Zemmour le savent bien, n'existe plus en France. Des centaines de jeunes femmes partent en Syrie pour se marier et fonder une famille avec des hommes de ce genre. C'est leur tâche principale⁴⁰. Des agences matrimoniales ont même été mises en place dans les villes du Califat afin de faciliter les unions entre djihadistes mais aussi avec des autochtones.

Les plumes de l'EI s'accordent avec les auteurs réactionnaires français⁴¹ pour proclamer « *l'échec du modèle féminin occidental* »⁴² qu'ils accusent de ne respecter ni les femmes (les obligeant par exemple à côtoyer les hommes, autorisant le nu mais interdisant le niqab) ni la famille (mariage gay, avortement). D'un constat auquel pourraient souscrire des féministes radicales, celui d'une fausse égalité d'autant plus perverse qu'elle tente de faire croire aux femmes qu'elles sont libres, l'EI passe à un discours qui promeut une logique de différence et de *réelle complémentarité* des sexes.

Il n'est pas simple de balayer d'un revers de main la « *sous-culture du girl-power djihadiste* » ou « *l'empowerment à la sauce djihadiste* » qui se fait jour sur les réseaux sociaux⁴³. Le féminisme ayant réalisé en Occident une partie de son programme, il est souvent caricaturé mais devenu consensuel, ses acquis vont de soi, l'égalité hommes-femmes est partout proclamé, la « *théorie du genre* » est enseignée à l'école... pourtant les inégalités persistent. De ces contradictions, l'islam extrême fait son miel et se donne des airs anticonformistes.

En accordant une importance si grande au mariage de ses militants, à leur famille (on a vu dans la première partie qu'il avait instauré diverses primes et allocations), le Califat ancre résolument son projet dans l'avenir. Il s'agit d'assurer la production de futurs combattants et prolétaires (la pilule est évidemment interdite sur son territoire). Les femmes djihadistes, sorte d'avant-garde, ont donc un rôle valorisé et sont particulièrement respectées et protégées.

« *Particulièrement contrôlées, vous voulez dire ! Discours et hypocrisie patriarcaux que tout cela !* » Sans aucun doute, mais l'idéologie du Califat est ainsi faite et, quoi qu'on en pense, fonctionne.

³⁶ Brigade Al-Khansaa, *Women of the Islamic State. A manifesto on women*, 2015 (publication de militantes de l'EI). <http://www.quilliamfoundation.org/wp/wp-content/uploads/publications/free/women-of-the-islamic-state3.pdf>

³⁷ *Interview de Géraldine Casutt, Le Nouvel Observateur*, 9 avril 2015.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Farhad Khosrokhavar, « *Qui sont les jihadistes français ?* », *op. cit.*

⁴⁰ La rumeur d'un « *djihad du sexe* » pour le « *repos du guerrier* » qui a longtemps circulé est une invention.

⁴¹ Précisons qu'Alain Soral, pour qui l'EI est un pantin aux ordres du Mossad, est dénoncé dans *Dar-al-Islam* n°7 comme un « *complotiste mécréant* » pro-iranien.

⁴² Brigade Al-Khansaa, *op. cit.*

⁴³ Hélène Février, Sylvie Braibant, « *Les sirènes pseudo-féministes du djihadisme* », <http://information.tv5monde.com>, 20 novembre 2015.

La participation croissante des femmes djihadistes est néanmoins une source de soucis pour les hommes djihadistes, car l'initiative féminine ravive toujours dans leurs mémoires les conflits de la *Jahiliya*⁴⁴. Olivier Roy évoque ainsi pour le djihad syrien une « *modernisation paradoxale* ».

Un Califat altermondialiste ?

« Contrairement à la « vieille » *al-Qaïda*, pyramidale, secrète, autoritaire, transnationale, *Daesh* se veut moderne, ouvert, enraciné et urbain »⁴⁵

Ce qui saute aux yeux quand on se penche sur le Califat, ce sont la centralité de la religion, la violence outrancière et l'intolérance revendiquée. Le tout couplé à la visée totalitaire d'une harmonie sociale, à la recherche d'un équilibre interne⁴⁶.

Pourtant, sortis de leur contexte, certains projets et pratiques du Califat renvoient un écho inattendu. Son programme comporte en effet la lutte contre la corruption et la spéculation financière (interdiction de l'usure), la création d'une monnaie alternative (pièces en or, argent et cuivre en référence aux dinars et dirhams abbassides, c'est-à-dire une « vraie » monnaie afin d'échapper au système monétaire dominant), la revalorisation des services publics, la décentralisation du pouvoir par l'autonomie régionale, le rejet de la démocratie parlementaire (et de la démocratie « tout court », l'EI prônant une sorte de « centralisme organique » sous domination divine), l'abolition des frontières, la lutte contre le racisme, sans oublier le rejet de la consommation effrénée et de la soumission aux marques.

Un discours qui semblerait altermondialiste s'il se référait au *Monde Diplomatique* et au Sous-Commandant Marcos, plutôt qu'au *Coran* et au Calife Ibrahim. Oui, l'EI se veut médiéval mais moderne, « *égalitaire, universel et multiracial* »⁴⁷.

Les mots ont-ils ici encore un sens ? Ni plus ni moins qu'ailleurs. L'EI, en pratique ou en théorie, ne mène évidemment pas une critique du capitalisme, il cherche (et à travers lui une partie de la bourgeoisie locale) à modifier certains aspects qui lui semblent les moins licites, les plus gênants, à en adapter d'autres. Si certaines pratiques sont extrêmes, le discours résonne souvent fort creux. Et si l'on y découvre des rimes plus familières, mais ce n'est pas tant de « récupération » qu'il s'agit que de nivellement, vers le bas, ce qui n'a rien de nouveau : l'extrême droite dénonce elle aussi depuis longtemps les *dérives* et les *excès* du capitalisme. Capitalisme financier s'entend⁴⁸. Source de tous les maux, d'autant qu'on y ajoute aisément des doses de conspirationnisme et d'antisémitisme. Rapports de classes, exploitation, plus-value et autres vieilleries passent donc à la trappe, le vocabulaire s'en trouve simplifié et tout le monde est d'accord. Mais l'EI, pour exister, doit centrer son discours sur le « sociétal ».

Face au mondialisme libéral d'inspiration occidentale qui domine la planète, l'EI oppose une alternative planétaire, un autre mondialisme qui revendique ouvertement la destruction des particularismes locaux, en premier lieu au sein de l'islam, où il combat les pratiques mystiques (soufisme) ou médico-magiques (maraboutisme).

⁴⁴ Fatima Mernissi, *op. cit.*, 1983, p. 88.

⁴⁵ Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *op. cit.*, p. 114.

⁴⁶ Pour une camarade un tantinet provocatrice, cette « *recherche d'une pureté du vivre ensemble* » fait écho à un formalisme que l'on peut trouver en milieu militant. En codifiant prises de parole, vocabulaire, comportements, il s'agit à tout prix d'éviter le conflit, la *fitna*.

⁴⁷ Olivier Hanne, « Le rêve d'Etat du djihadisme », *Diplomatie*, n° 77, novembre-décembre 2015, p. 44.

⁴⁸ De la même manière, si une frange de l'extrême droite est attirée par la lutte des ZAD, c'est qu'elle y décèle une orientation politique et rhétorique qui est la sienne : écologie, territoire, paysannerie, etc.

Il est sur ce terrain en concurrence avec l'idéologie wahhabiste diffusée mondialement par la monarchie saoudienne. L'universalisme salafiste du Califat est toutefois différent, subversif, sinon de gauche, du moins populiste (il s'accorde assez bien à l'ancienne teinte socialiste des partis Baas) et il lui est facile de qualifier les Saoudiens d'apostats, de corrompus et d'alliés des Etats-Unis.

Pour dépasser son autre concurrent, la nébuleuse al-Qaïda aux promesses d'avenir radieux, l'EI bénéficie de la force d'attraction que représente la construction d'une « utopie » concrète sur le terrain. Car si les militants croient en un au-delà, ils souhaitent ne pas attendre demain pour édifier un monde meilleur, et préfèrent vivre dès aujourd'hui en accord avec leurs croyances. En bâtissant le Califat, ils prouvent la possibilité d'agir *ici et maintenant* pour changer le monde.

Quel changement ? Les promesses de lendemains enchantés ne faisant plus recette, le mot d'ordre du Califat est « Marche arrière toute ! » En État islamique comme en France, les nouveaux réactionnaires ne sont pas (que) des intellectuels, mais aussi des militants, dépolitisés au profit de valeurs, d'une éthique : *born again* salafistes, Manif pour Tous, défense de la famille, de traditions, d'un territoire, du sol, etc. Si l'irruption du capitalisme est la cause de tous les maux mais qu'il est devenu indépassable, que faire sinon revenir à « l'avant » et, dans ce cas, pourquoi pas le Moyen-Âge ? Celui d'un Âge d'or tant qu'à faire.

Pour ses militants, le Califat est la *Dawla*. Le terme est généralement traduit par État, mais il sous-entend aussi « *l'idée de révolution, c'est-à-dire le bouleversement du monde vers la piété et la loi divine* »⁴⁹. Révolution ou rétablissement d'un ordre ancien ? Dans la première partie, nous reprenions du *Guépard* la fameuse formule « *Pour que tout reste comme avant, il faut que tout change* » et ajoutions que le « *comme avant* » était d'importance. L'EI propose une identité pré-capitaliste, l'idéal de l'Arabie du VII^{ème} siècle, un idéal de marchands et de guerriers, formule magique pour redonner du sens à la vie d'une jeunesse perdue et soumise aux valeurs de la modernité : individualisme, matérialisme, consommation et hédonisme⁵⁰.

Pourtant, malgré son séparatisme et sa démesure, le discours califal, comme l'alternativisme plus raisonnable auquel nous sommes habitués, est un discours produit par le système dominant, et son projet une alternative *au sein* de ce qui existe. Le Califat ne peut survivre que relié économiquement au reste d'un monde capitaliste. Le goût des jihadistes pour les esclaves ne les conduit pas pour autant à instaurer ou restaurer un « mode de production esclavagiste », et le salariat règne à Mossoul autant qu'à Milan. Rêve éveillé et nouvelle phase du cauchemar, cette gigantesque ZAD réac autour du Tigre et de l'Euphrate ne peut être comprise et combattue que comme une variante monstrueuse d'un ordre capitaliste mondial dont elle se prétend l'ennemi.

⁴⁹ Olivier Hanne, « Le rêve d'Etat du djihadisme », *Diplomatie*, n° 77, novembre-décembre 2015, p. 44.

⁵⁰ La critique de la modernité n'est pas celle de la technologie. Sur ce point l'EI reconnaît l'avance de l'Occident mais l'explique par le pillage des connaissances arabo-musulmanes par les Européens depuis le Moyen-Âge.

Devant l'incertitude

« Pas de communisme dans l'islam »

Fatwa de l'Université al-Azhar, 1948.

Espoir pour certains, effroi pour beaucoup d'autres, l'EI n'est pas la Russie de 1919, et la partie est de toute façon mal engagée pour un Etat qui ne bénéficie pas de l'immensité ni de l'éloignement d'un territoire où construire son « utopie ». L'entrée relative de la Turquie au sein de la coalition internationale anti-Daech change la donne en perturbant ou bloquant des flux vitaux. Le temps s'écoulant particulièrement vite ces dernières années, le Califat ne pourra sans doute pas toucher à un quelconque pain blanc. Sauf surprise historique de taille, comme l'effondrement de l'armée syrienne, suivi d'une chute de Damas et de la déstabilisation du Liban, de la Jordanie ou de l'Arabie Saoudite⁵¹, la survie à moyen terme de cet État est peu probable.

L'EI a en effet tiré sa puissance, son prestige et ses finances de ses conquêtes guerrières. La stagnation des fronts, les replis tactiques et les incessants bombardements seront sa perte.

Après une longue période de *containment* les Occidentaux ont semble-t-il décidé de passer au *rollback* de l'EI. Leur stratégie avait jusque-là été prudente, rendre la vie quotidienne plus difficile pour la population locale : dès l'été 2014, parmi les premières cibles de l'USAF se trouvaient des centrales électriques, des moulins et des silos à grains. La multiplication de ces raids aériens depuis l'automne 2015 et l'avancée des troupes kurdes et chiites ont provoqué l'exode de populations à l'intérieur du territoire du Califat, son administration devant supporter des pertes de revenus et la gestion des réfugiés. Le matériel médical se fait rare (l'EI a demandé un bloc opératoire comme rançon pour un otage⁵²), le ravitaillement se complique, les impôts augmentent et doivent être payés d'avance, etc.⁵³ Les difficultés sur le front obligent les autorités à recourir dans certaines zones au service militaire ce qui provoque des défections de conscrits.

En fait, c'est le processus de normalisation et d'étatisation dont nous avons tenté l'esquisse dans la première partie qui est mis à mal. Le Califat va ainsi voir s'amoinrir les capacités « sociales » qui font sa force ; il ne pourra les compenser que par des augmentations d'impôts et une répression accrue, ce qui ne manquera pas de provoquer le retournement d'une partie de la population et de certains chefs de tribus. Les divergences d'intérêts risquent alors de resurgir (par exemple entre notables locaux et djihadistes étrangers).

La stratégie occidentale est peu délicate mais sans doute payante. A moins que, associée aux victimes civiles des bombardements et à l'avancée des troupes kurdes et chiites, elle n'ait l'effet inverse, et soude les habitants autour du Califat. Les chances qu'ils soient convaincus des bienfaits de la démocratie et de la laïcité sont par contre assez faibles. Comme celles d'un retour à une paix durable dans la région. Même condamné, le Califat mettra probablement du temps à mourir (et se poursuivra peut-être, sous des formes sans doute différentes, sur d'autres continents). Quant aux volontaires étrangers, ils ne semblent pas déradicalisés par le spectacle...

Projet utopique de construction d'un État sur des bases entièrement nouvelles, l'EI signifie moins une radicalisation de l'islam que l'islamisation d'une révolte, écho d'une professionnalisation active un peu partout, de la droite conservatrice américaine aux banlieues françaises. Sa violence ne tient pas à un extrémisme propre à l'islam, mais au fait que le fanatisme religieux se déchaîne dans un contexte de guerre civile et d'interventions étrangères.

Il serait bien dommage, et dommageable, que la contestation sociale n'épouse dans les prochains temps les formes qu'esquisse aujourd'hui l'EI. Espérons que ce ne soit qu'un mauvais brouillon qui finisse à la corbeille. Chaque époque secrète un type de contre-révolution qui lui est spécifique.

⁵¹ Ou IIIème Guerre mondiale imprévue opposant OTAN et Russie et confirmant l'eschatologie califale.

⁵² Luc Mathieu, « A Raqqa, l'ambiance s'est tendue, la paranoïa grandit », *Libération*, 16 septembre 2015.

⁵³ « Finances de l'EI : la guerre secrète », *Le Monde*, 29-30 novembre 2015.

Généralement celle-ci venait écraser et détourner la révolte des masses prolétariennes, à moins qu'elle n'exprime les limites même du mouvement. En ce début de XXIème il faut reconnaître que les formes contre-révolutionnaires sont dramatiquement préventives.

Qu'en sortira-t-il ? Des représailles, de nouveaux massacres, de nouveaux régimes autoritaires, de la haine, de la rancœur, et...

Sous prétexte que la fin de l'article approche, nous ne céderons pas à un optimisme de convenance qui nous imposerait de conclure, malgré tout, à l'inéluctabilité de la révolution. Quelques certitudes cependant. L'effondrement du Califat ne réglera aucune des causes qui ont favorisé son émergence et son succès. La solution ne s'esquissera pas seulement au Moyen Orient. Une période de guerre est abominable, d'autant plus si elle est civile et confessionnelle, et généralement peu favorable au prolétariat. Mais elle est aussi une période de grande incertitude qui ne masque parfois que très imparfaitement les rapports profonds structurant la société...

Tristan Leoni, décembre 2015

Quelques conseils bibliographiques :

1 / Sur l'État islamique (par ordre d'intérêt)

Pierre-Jean Luizard, *Le Piège Daech. L'État islamique ou le retour de l'histoire*, La Découverte, 2015, 192 p.

Olivier Hanne, Thomas Flichy de la Neuville, *L'État islamique. Anatomie du nouveau Califat*, Bernard Giovanangeli Editeur, 2015, 192 p.

Philippe-Joseph Salazar, *Paroles Armées. Comprendre et Combattre la Propagande Terroriste*, Paris, Lemieux Editeur, 2015, 264 p.

Myriam Benraad, *Irak, la revanche de l'histoire. De l'occupation étrangère à l'État islamique*, Vendémiaire, 288 p.

2 / Sur la religion

Troploin, *[Le Présent d'une illusion](#)*, *Lettre de Troploin*, n° 7, juin 2006.

Maxime Rodinson, *[Mahomet](#)*, Seuil, 1994 [1961], 284 p.

Maxime Rodinson, *Islam et capitalisme*, Demopolis, 2014 [1966], 228 p.

Emmanuel Carrère, *Le Royaume*, POL, 2014, 640 p.

Gilbert Achcar, *Marxisme, orientalisme, cosmopolitisme*, Sinbad, Actes Sud, 2015, 256 p.